

Vincent Wackenheim

BESTIOLES

Dessins de Denis Pouppeville

L'Atelier contemporain
François-Marie Deyrolle éditeur

2020

TABLE

*Remerciements à Sebastian Brant, Albrecht Dürer, Victor Hugo,
Eugène Ionesco, Henri Michaux et Jean Paulhan.*

I.

Chacun de son côté

p. 7

II.

Du groin, et du destin

p. 15

III.

Le tatou de Jean Paulhan

p. 27

IV.

Un déjeuner à la fourchette

p. 39

V.

Le lapin d'Albrecht Dürer

p. 53

VI.

Fatale idylle chez *George & Rozie*

p. 61

VII.

Cinq mètres cinquante

p. 79

VIII.

La pieuvre de Victor Hugo

p. 91

IX.

La consolation des rhinocéros

p. 99

X.

La grande guerre des volatiles

(en trois épisodes)

p. 115

XI.

Deux

p. 129

Reconnaissance à Denis Pouppéville

p. 137

I.

Chacun de son côté

*Et les bêtes?... vous y avez songé?...
Est-ce que ça vous intéresse, les bêtes...?*
MARCEL SAUVAGE, *Les Secrets de l'Afrique noire*, 1937

Dans la prunelle du chat qui habite notre appartement (à moins que ce ne soit nous qui habitons le sien, ce dont il semble persuadé), pointe une lueur de reproche qui touche à l'inquiétude, comme si l'animal mesurait la différence radicale qui nous sépare, au-delà du simple constat que mon corps n'est pas couvert de poils, que je n'ai ni queue, ni moustaches, ni griffes. Ce qui est vrai du chat l'est également de ces merveilleuses vaches d'Aubrac aux cornes allongées, à la robe claire, aux yeux en amande. Lorsque nos regards se croisent, je suis le premier à baisser la tête : voilà qui ternit la joie que j'éprouve à *commercer* avec les bêtes, pris par une sourde culpabilité. Savoir si ce chat énigmatique, si cette vache mélancolique sont heureux, me tараude : nous aurions là de quoi partager, au-delà de mon orgueil, un *sujet de conversation* et ainsi combler une part du fossé qui nous sépare, au lieu de parcourir *ad vitam* des routes parallèles.

Histoire de me prouver sa supériorité, le chat, maintenant à l'état liquide, coule le long du marbre d'une cheminée, ondulant entre un vase chargé de fleurs (au passage



il en goûtera l'eau, non sans frôler la catastrophe), le pied d'une lampe, quelques statuettes, trois bibelots fragiles, toutes choses ici échouées, auxquelles j'ai la faiblesse de m'attacher, autant d'obstacles que l'animal cajole avec nonchalance et un brin de provocation, ses pattes avant semblant ignorer où se poseront ses pattes arrière, affichant avec ostentation un royal cousinage avec d'autres félins, mieux dotés par la nature en griffes et en crocs, panthères, lionnes, pumas. Va donc essayer de me suivre, suggère le chat, un rien hautain. On dit que ses moustaches lui servent de toise, à la manière de ces boules de couleur accrochées au bout de tiges flexibles, des deux côtés du capot des camions, indiquant le point en deçà duquel l'accrochage est possible, sinon certain – alors l'un ou l'autre des bibelots de la cheminée se fracassera sur le sol, ce qui provoquera la fuite du chat, et sa disparition pour le reste de la journée.

Je ne suis pas dupe, et me garde de toute sentimentalité : à l'instar de celui des hommes, le monde animal fait preuve d'une infinie cruauté, ainsi ces apocalyptiques scènes où l'on voit des gnous, massés sur la rive d'un fleuve africain, s'appêtant à passer de l'autre côté. Nombre d'entre eux seront éventrés par d'opportunistes crocodiles, qu'une horloge biologique a fait venir là, tapis dans l'eau, les yeux affleurant, attendant simplement que les gnous se décident à traverser. Ce n'est qu'une question de temps, tu passes, je te mange. Certains, les pattes happées, disparaîtront dans la profondeur de l'eau bouillonnante et rouge, alors que leurs frères déjà atteignent l'autre rive, mais dans une

indescriptible et mortelle pagaille. Au-dessus du fleuve plangent des charognards, dans les arbres sont perchés d'inquiétants marabouts, tous heureux de l'aubaine. Le commentateur animalier s'extasie devant cette tuerie (la *dure loi de la nature*, ce sont là, admiratif, les mots qu'il emploie) qui veut que les crocodiles dévorent les gnous, à date fixe, de toute éternité. Avec comme justification, la sélection naturelle, la nécessité d'éliminer ceux qui n'auraient pas pu rejoindre les verts pâturages de l'autre côté de l'eau. *Croissez et multipliez*, avait dit l'Éternel, ça vaut pour les gnous, les crocodiles, et les hommes. Le concours d'entrée à l'École polytechnique procède de la même façon (le fameux *struggle for life*), à cette différence que les gnous sont désormais assis sur les mêmes bancs que les crocodiles, et pareillement habillés. Dans notre mémoire niche la terrifiante chute du *Loup et l'Agneau*, qu'enfant on récitait, sans y prêter attention : «*Là-dessus au fond des forêts, le loup l'emporte et puis le mange, sans autre forme de procès.*» Mais il s'agissait là de littérature.

Je me souviens avoir vu ma fille Constance, alors âgée de quatre ans, revenir vers moi, à la campagne, satisfaite et heureuse d'une longue observation d'un cheval. Elle percevait bien en quoi l'animal est formidable, efficace, souple, bâti pour galoper, à la différence de son père, par comparaison peu apte aux exploits physiques. Beau joueur, je lui demande le nom de cette créature qui l'enchantait, elle me répond, peut-être déçue de la trivialité de ma question, qu'elle n'en sait rien, pour l'évidente raison qu'il ne le lui a pas dit. Parce qu'en effet l'animal ne nous parle pas, alors qu'il

se fait parfaitement comprendre. À part Milou, mais, à vrai dire, il n'est pas certain qu'avec Tintin ils aient tous les deux de réels échanges, ainsi ce dialogue, qu'on peut lire dans *Coke en stock* : Tintin : «*Milou, mon brave Milou, tu avais flairé le danger, hein?... Et moi qui croyais que tu voulais jouer!*», ce à quoi Milou répond : «*Oui, Tintin, tu as tort de ne pas me prendre plus souvent au sérieux.*»

De son côté, mon chat, lorsqu'il a soif, et préférant l'eau vive, miaulera jusqu'à ce que je me lève pour ouvrir le robinet de la baignoire, attendant ensuite que sa grandeur ait bu tout son content, ce qui d'ordinaire prend un peu de temps, car il me nargue, observant au préalable et avec minutie l'eau qui coule, sans y toucher.

Plus tard, ma fille perdra cette faculté de croire en une possible parole des animaux, qu'ils auraient eue en quelque sorte au bout des lèvres. S'ouvriront alors des temps où elle prendra conscience, non sans mélancolie, de sa propre capacité à mentir, ou à travestir la vérité, sans le plus souvent se faire prendre, ce qui lui prouvera pour jamais la force incroyable du langage.

Notre face-à-face avec les bêtes est une partie de cache-cache. Nous nous contentons de les voir disparaître, et faute de mieux, nous les mangeons, en signe de reconnaissance. Chacun de son côté.

II.

Du groin, et du destin

Pour Sybille Grimbert et Florent Georgesco

Régis, ardennais, savait l'art de tuer le cochon, pratique toujours utile, à la ferme ou à la ville. Jamais il ne rechigna à donner la main à un voisin de palier qui se trouvait embarrassé pour faire passer l'animal, grâce à une sorte de pistolet à pointe, muni d'un ressort, qu'on bande, gâchette, la mort derrière la tête. Le cochon tremble, puis s'effondre, en couinant.

Goulûment, Régis tranche et dévore dans l'instant un bout d'oreille, propre et joli comme du massepain, une friandise. La bête gît sur le dos, ses quatre courtes pattes dressées vers le ciel, quatre cierges fichés dans le poil. Je félicite Régis, je le flatte. Quelle adresse ! Un coup de maître ! Lui joue au modeste, et baisse les yeux, peu habitué aux compliments. L'œil du cochon remercie Régis pour cette mort rapide et, somme toute, honorable.

Allez savoir pourquoi, on dit *tuer le cochon* et non *tuer le porc*. Le *piéd de porc*, qu'on trouvera dans son assiette, est en concurrence directe avec le *piéd de cochon*, bien connu des Parisiens noctambules. Une ligne de partage se dessine entre l'animal *cochon*, et le *porc*, être comestible. Le porc, dans

l'assiette, le cochon, dans la cour. Pas bien convainquant, puisqu'on parle de *cochon de lait*, servi une pomme dans la bouche, ce qui lui donne l'air rigolard.

Grogne, groin, grognard, grogner. Grogner, grincheux, ronchon, grognasse. Feignasse, fainéant, néant. Grommeler, gronder. Guibolles et grolles, grouir, groiner et grouiner.

Du bas latin ? on y vient : *gruīng*, de *grunium*, altération de *grunnire*, grogner. Voilà qui est clair.

De là, trogne, trognon (trop mignon), tronche, tranche, trancher, tranche-fil. Cochonnet, tirer, pointer, truie, et qui file. Chartres. Grog, groggy, grizzli, cochon qui s'en dédit. Engorgement, engrogement. Quignon, quille, queutard. Plus tard : moutards, marmaille, lardons, allocs, école.

Après ? dans les campagnes, le grand mangement. Ça ripaillait, faut voir, ça vient du fond des âges, l'euphorie de l'abondance, qui ne nuit pas, l'antidote à disette, faire gras, jouer du petit couteau effilé et pointu. Tripailles, tripatouiller, tripes, saindoux, tripoux, boudins, jusqu'aux coudes. Fête au gras. Breughel, les temps héroïques. L'Occident.

Bienvenue chez les vivants : dans le cochon, tout est bon, choucroute et pâté en croûte, lard et charcuterie, andouilles, andouillettes, gras double, jambon fumé, blanc ou persillé, de Lyon, sans oublier la merveilleuse cuisine

chinoise (le sang du cochon, dicit Paul Claudel, sert à fixer l'or). Territoires : Montbéliard, Morteau, Francfort, Strasbourg, Vire. Les belles saucisses ! Le cochon, royal !

Mais interdit ! Se profile la victoire du maigre, de l'hectique, du petit, du squelettique, du mesquin, pavane pour des légumes, rapport à la planète, qu'ils disent, cresson, endives, apothéose de la tristesse, et sus aux gros, on les pendra comme des jambonneaux, ah, ça ira, mais au loin ça grogne, c'est la révolte, le Bundschuh est en marche. Quand on n'aura plus le droit de rien manger, on mangera son voisin. C'est malin.

Tout doux, les hommes, tout doux, protégez vos abat-tis, et écoutez.

Voilà l'histoire, quoi ? un guet-apens ? un coup fourré ? Pas le moindre, mais le simple hasard : brouculé par l'autre-mobile vachtarde, qui lui enflitre dans le gras son long carpot prétentieux de berline allemande, le musicien, dans sa tête une ritournelle, au-dessus une casquette en selle de vélo, à la main le stradivarius, pris d'un irrépressible trognement, tombe à terre. Patatras.

Trête en arrière, il rebondit, barascule, vole, plane, trépogne, transpote, et retombe, la belle affaire, c'en est fini de l'*adagio*, l'archet valse, crins de cheval en goguette, Mozart, aux oubliettes. La casquette roule au caniveau, le violon s'émiette, la faute à pas de chance.

La guimbardre? dans le fossé. Rien à dire, c'est du lourd, tout caparaçonné de métal, ça et là des chromes, comme du temps du Général, quand on y croyait, avant la grande déconfiture.

Vrai, une belle machine, qualité d'outre-Rhin, maintenant toute érasiflée, que ça fait peine, et personne pour la sortir de là, pas de déparneuse aux alentours, ni le moindre cric, aucune marnivelle pour la hisser hors l'ornière et la fange, ils viendront la nuit pour la dépecer, petit bout par petit bout, bientôt elle ne ressemblera plus à rien, une pauvre carcasse, et dire qu'elle n'est pas payée, l'auto, il en a encore pour trente-six chandelles, le proprio, à raquer d'astronomiques mensualités, juste pour la voir ici affalée dans le fond de la rigole, genre bas-côté, à ne rien faire, et surtout pas rouler – avec autour les gens qui viennent se rincer l'œil du malheur des autres.

«Y'a pas d'offense», qu'il dit, le renversé, tout pâlot, sourire aux lèvres, il voulait juste traverser, aller de l'autre côté, voir comment c'était là-bas, chez les apaches, l'archet en avant, prêt à tirer une gigue. Y'aurait eu des filles, pour sûr, et des belles, attifées comme des princesses, il les aurait fait danser avec son instrument, n'allez pas chercher des trucs, après c'était toujours pour les autres, pensez, une bestiole, c'est juste bon à faire grincer la ritournelle, pas d'amour pour le pauvre Gaspard – là maintenant il n'en mène pas large, couché sur le flanc, à se remémorer les temps anciens, avant de clamser, mais dans l'honneur.



Il n'a pas vu venir l'austremoboile grise qui de loin caracolait, mais sans bruit, car électrique et qu'allait un tantinet vite, finie la pétarade qui fait vulgaire, hurra le silencieux, l'aseptisé, le sans couleurs, cuir beige pleine fleur, et bois précieux, tout ça lancé à vive allure, faut voir, grand genre, croyez-moi, ça glisse dans les campagnes, une capsule hermétique qui traverse sans s'arrêter les hideuses entrées des villes, avec les gros panneaux qui clignotent, moches canapés, cuisines, chambres à coucher, piscines à débordement, et les gros restaurants qui font comme si, fruits de mer, buffets exotiques, viandes rouges, moules, patates, donnant à qui en veut l'illusion du bonheur, avec le chien qui aboie, et les enfants – il faudra bien y mettre le feu quelque jour.

Lui, répéta-t-il avant de passer, il voulait juste aller de l'autre côté. Traverser, quoi! Faire de la musique là-bas, où c'est mieux, forcément, l'herbe plus tendre, la bière plus fraîche, les filles plus belles, et les hommes chaleureux. Tu rêves! Oui.

Entre temps il tombe, le cochon, fracassé par le bolide. Fissa on le biporte, on le baraguine, on lui mord doucette-ment le groin, vivant? mort? et comme son œil luit encore un peu on le perluche d'importance, mais sans succès, funérailles, à cause de ses esgourdes sanguinolantes, rapport au choc terrible, disent, doctes, ceux qui savent tout de la vie, à cause de la grande vitesse, on appelle ça des badauds, ils se rassemblent, se ressemblent, s'assemblent, commentent, le verbe haut et l'adjectif péremptoire : excessive, la vitesse!

Qui plus est en descente, à croire que le bon Dieu dormait, du sommeil du juste, que c'est peine.

Alors on l'ensilve de pâte bronzante, on le bardouille d'antiseptique, quand même il craque sa pipe, hélas, hélas, là, sur le talus, mais sans râloter, rapport à sa bonne éducation, poliment, sans transpiger plus que de raison, pour peu le voilà qui s'excuserait de tout ce dérangement, le sang rouge qui coule sur le macadam, le trouble à l'ordre public, les agents, la paperasse qui se profile, et puis prévenir sa mère, pour qu'elle signe les formulaires, et aussi son ex-femme, jusqu'à ce qu'on le jette tout entier dans la fosse aux animaux, avec les morts du jour, tous ceux qui n'auront pas eu la chance d'entendre arriver la faux qui siffle, qui n'auront pas pu faire le petit bond en l'air, comme à la marelle, pour éviter la lame tranchante, hop hop, plus haut les genoux, ça aurait été gagné une fois encore, et pour demain on verra bien, on aura la nuit pour boire et faire l'amour.

Dieu, réveillé par le barnum, aperçoit le cochon musicien, le petit Jésus a pitié de lui, la Vierge Marie aussi, à force on en pleurerait. Sûr que là-haut on lui bichonne une petite place, peut-être même qu'il pourra jouer de son instrument avec les anges, le catéchisme ne dit rien d'explicite sur les plaisirs de l'éternité, tout occupé qu'il est à lister les interdits sur Terre, ne pas faire gras le vendredi, et dire ses prières, et aussi le plus dur, ne pas lorgner la femme d'autrui, du Carême à la saint glinglin, *truie d'autrui ne convoitera*, voilà la règle, sinon tu es banni jusqu'au jugement dernier, ça fait une paille, l'air de rien. La religion c'est une affaire de culpabilité.

Il y en aura même un, quelle misère, pour lui piquer son portefeuille, avec dedans cachée la photo de quand il était petit, short de toile et bretelles, tout semblait alors possible. Trente glorieuses, qu'on disait, ça valait la peine d'y croire un tantinet. Mais de là à se retrouver lourd comme un âne mort, avouez qu'il y a de la marge, s'il avait su, mais trop tard, il aurait mieux travaillé en classe quand c'était le moment, trop tard, je vous dis, alors on n'y revient pas.

Maintenant il jette son âme en pâture, avec élégance. Une fille en maraude la ramasse, elle traînait au sol, l'âme, ça tient du bernard-l'ermite, elle tentait d'aller se loger ailleurs, l'âme, dans un corps qui passerait et qui en manquerait, ça arrive ces choses-là, et même dans les meilleures familles.

Alors la fille, pas bégueule, la cajole, son âme, jamais on ne lui a fait ça à lui, avant, du nanan, serait-ce déjà le paradis? Pattermouille, papouille, privautés, clito, la belle blonde, petits seins, elle court! elle court! et en prime elle rit, elle arbore en sautoir tous ses anciens souvenirs à lui, du temps de sa jeunesse, plume Sergent-Major, ardoise, taille-crayon Dux, encre Waterman bleu nuit, et mademoiselle Kaspar, qui vivait à l'hôtel comme Coco Chanel, vitrines, petits animaux en cristal, boules à neige, bibelots, du Meissen et toutim, et des pots en étain qu'on n'utilisait jamais, ah le cochon, le cochon, voilà qu'elle fait de sa mort un triomphe, banderoles, trompettes, on visitera, tarif réduit pour les militaires en tenue, tout devant les enfants des écoles, ils chanteront, on défilera, en tête les corps constitués, les maisons

de retraite, tout ce petit monde venu en car, par bataillons entiers, chacun son fanion, en arrière-fond un sautillant petit air de guinguette, que du bonheur – et le muscadet.

On viendra le dimanche, avec les enfants, juste après la messe, dis papa on ira voir la grosse auto qu'a basculé, celle qu'est maintenant échouée comme une baleine, le nez dans le ruisseau, et qui a tué le musico, que c'est peine si on y réfléchit, une bien triste histoire?

Papa dira oui parce qu'il est gentil, qu'il en a envie, et qu'il ne faut rien cacher aux enfants des malheurs de la vie, et puis ça leur fera une promenade, histoire de les aérer, pour le plus grand plaisir de leur mère, toujours attentive à l'hygiène.

Ensuite on rentrera à la maison, parce que le dimanche après-midi c'est bien de se laisser glisser à ne rien faire jusqu'au soir, on dînera des restes du déjeuner, plateau télé sur les genoux, et une bière, on regardera le monde, on écouterà les ripolinés politiques nous expliquer la vie, dents blanches et cheveux ondulants, avec cet air suffisant de tout savoir mieux que les autres, peut-être qu'ils parleront de l'accident, avec du trémolo plein la cravate, que ça déborde hors l'écran, pensez, la vitesse, faut réduire – et puis on ira se coucher, pas d'amour, faut ça pour être en forme le lendemain matin, et y croire encore.

Au bureau on dira ce qu'on a vu, on rapportera l'histoire du violoneux, avec sa bonne tête de cochon, le groin

comme un tube, une bestiole dans la force de l'âge, en pleine santé, les soies drues et brillantes, et puis plus rien, juste la carcasse de l'auto, par endroits déjà rouillée.

Une dernière chose, avant de rendre l'antenne et pour faire sonner la justice, maintenant que le cochon est installé dans l'autre monde, jalousie, dépit, on s'empare du fautif conducteur de la grosse berline bête, du genre greluchon, dépendeur d'andouilles, benêt, rondouillard, le nez à trier les gaufrettes, bref l'air pas bien malin. Rien à dire, faut qu'il paie. Y'en a qui se prennent pour père Ubu, au gnouf, le pleutre, qu'ils disent, à la trappe, le criminel, le tueur d'espoir, et l'enfer pour toujours, pensez à la victime, un musicien, presque un poète, une espèce en voie de disparition, un spécimen rare, protégé de partout, c'est écrit, victime du grand réchauffement, éco-citoyen, écolo compatible, vignette et compagnie, et lui le fou qui y va de son auto en plein dans le buffet de l'autre qui voulait traverser, un assassinat ! Il va falloir payer, rembourser, c'est canossa, fini pour lui les choux à la crème, les crêpes suzette, les grasses matinées, les tendres nougats, à la place le sombre, le remord, la gêne, il faut rendre gorge, et pour toujours, ça va.

Alors ils l'emmènent, pour lui aussi ça sera le noir. On se souvient pareil de l'évêque Cochon, qui mit un terme à la lumière de Jeanne d'Arc, avec l'aide des Anglais. Ah, ils sont nombreux, ceux-là, à jouer les Zorro ! Faut que ça cesse, on y pourvoira, à l'occasion, si Dieu le veut, et si les petits canards ne nous mangent pas.

III.

Le tatou de Jean Paulhan

RECONNAISSANCE À DENIS POUPEVILLE

En 1984 paraissait au Tout sur le Tout – fort opportunément puisqu’il s’agissait de saluer le centenaire de la naissance de Jean Paulhan – une édition nouvelle de *La Métromanie ou les dessous de la capitale*, sous la forme d’un élégant volume à l’italienne dont la couverture reprenait les caractéristiques du ticket de métro alors en usage, de couleur jaune, parcouru en son milieu, dans le sens de la longueur, d’une piste magnétique brune qui renvoyait au néant l’antique perforation, avec néanmoins la fâcheuse tendance de perdre ses propriétés apéritives au contact des clés, stylos, porte-cartes et autres objets métalliques.

Ce serait peu de choses, la nostalgie à part, si ce livre n’était illustré de dessins de Denis Pouppeville (après ceux, en 1949, de Jean Dubuffet), dont l’humanité tout à la fois débonnaire, rigolarde et grinçante envahit de son tintamarre les antiques et bringuebalants wagons du métro, au point de faire naître en moi le désir de travailler avec cet homme sur un projet commun.

Né au Havre en 1947, sa mère est modiste. Son père, officier-mécanicien, embarque sur des bateaux vers Terre-Neuve. On ne sera pas étonné qu’une boîte de maquereaux serve de chaloupe à ses pinceaux, ni du nombre de chapeaux, casquettes et autres couvre-chefs qu’arborent ses personnages.

Denis Pouppeville ne peint que des êtres humains (ou apparentés) sans se soucier de leur beauté. Nul paysage, aucune nature morte, marine, corbeille à fruits, souhait de baptême, ni la moindre abstraction, mais des hommes paillards et patibulaires, truculents et agités, et des bêtes, des poissons et des oiseaux, et parmi toutes ces créatures quelques femmes,

dont on dit (mais le dit-on encore?) qu'elles sont de petite vertu, pourtant si belles, provocantes, et diablement séductrices.

Ce ne sera que trente ans plus tard que je ferai la connaissance *pour de vrai*, comme disent les enfants, de Denis Pouppeville, le hasard ayant voulu que nous participions tous deux à *Voix d'encre*. Nous voilà face à face, à la main un verre d'un redoutable blanc de vernissage, mi-muscadet, mi-sauvignon, grâce à quoi nous nous accordâmes joyeusement sur l'idée de faire un livre ensemble. Ses amis, qui sont aussi les miens, se nomment Ensor, Bosch, Pascin, Breughel, Soutine, Fautrier. Alain Miquel, Jörg Hermlé et Daniel Livartowski. Quant aux livres qu'il a illustrés, ils sont signés, entre autres, Léon Bloy et Henri Calet, Jules Renard, Alfred Jarry et Louis Calaferte.



De là sont nées ces bestioles, écrites à partir des dessins de Denis Pouppeville, aussi d'échanges et de visites dans son atelier-maison de Montreuil (l'autobus 129 ayant la bonté de s'arrêter à sa porte), d'un long et mutuel apprivoisement, de discussions sur la peinture, d'évocations de Rouault, de Braque, de Derain, et Chagall. Dubuffet aussi, et les peintres Cobra. Maryan, Macréau, Dado. On n'oubliera pas ces temps qui le virent s'adonner à la gravure, qu'il enseigna à l'École nationale supérieure des Arts décoratifs de la rue d'Ulm, maniant le burin et l'eau-forte, produisant des planches magnifique, comme si la morsure propre à la technique s'alliait au mordant du regard de l'artiste – voilà qui ne pouvait que nous rapprocher.

Dans sa maison s'accumulent, pendus et par terre, jusque dans la cuisine et dans la salle de bains, quelques grosses dizaines de tableaux, peuplés de créatures qui pour sûr, le soir venu, paradent et s'invectivent. L'escalier, non sans péril, fait office de bibliothèque. De petits objets du quotidien, iconiques et dérisoires, ici détournés de leur fonction première, sont pour jamais accrochés aux murs. C'est là que Philippe Matsas a eu la gentillesse de venir promener son appareil photo, captant pour toujours l'œil vif du peintre.

Aujourd'hui Denis Pouppeville ne laisse pas filer un seul jour sans travailler, sans mettre la main à la pâte, brossant, drossant des toiles de grandes dimensions, qui toutes représentent le même homme, et qui sont autant d'autoportraits, une collection de *Gilles*, à la manière de Watteau, mais noirs, tout à la fois hébétés et inquiets, inquiétants et bon enfant. Plus noirs assurément, moins picaresques que ceux-là, en cortège, qui sont plus anciens.

De tout cela, *Bestioles* est redevable.

V.W.



OUVRAGES DE VINCENT WACKENHEIM

Le Voyage en Allemagne, Deyrolle éditeur, 1996

La Perte d'une chance – 69 lettres de Maximilien Schnug à son épouse Marguerite au sujet d'un rat, d'un nain et de leur fils Leo, Le temps qu'il fait, 2003

Coucou, Le Dilettante, 2005

La Revanche des otaries, Le Dilettante, 2009

La Gueule de l'emploi, Le Dilettante, 2011

Petit Éloge de la première fois, Folio/Gallimard, 2011

Les Décorés, en collaboration avec Christophe Mory,

La Librairie théâtrale, 2011

L'Ordre des choses, Léo Scheer, 2012

Chaos, Galaade, 2014

Joseph Kaspar Sattler ou La Tentation de l'os, L'Atelier contemporain, 2016

OUVRAGES ILLUSTRÉS PAR DENIS POUPEVILLE

François Ruy-Vidal, *Les Souliers lilas de mon âne, chansons françaises*,
éditions de l'Amitié, 1981

Jean Paulhan, *La Métromanie ou les dessous de la capitale*,
Le Tout sur le Tout, 1984

Gilbert Lascault, *Histoires en forme de trèfle*, Seghers, 1990

Michel de Ghelderode, *Pantagleize qui trouvait la vie belle*, La Pierre d'Alun, 1992

Nicole Caligaris, *Dans la nuit de samedi à dimanche*, éditions Victor, 1992

Henri Calet, *Beau dimanche aux pieds blancs*, Les Autodidactes, 1992
Louis Calaferte, *Ton nom est Sexe*, Les Autodidactes, 1994
Nicole Caligaris, *Trèfle à quatre*, Cheyne éditeur, 1994
Denis Pouppeville, *L'Homme de Bulan*, Galerie Lillebonne, 1994
Paul Lequesne, *Papa était un âne*, La Différence, 1998
Paul Lequesne, *Histoires édifiantes de Blanc-Coco et de sept petites vertus : conte très catholique*, La Différence, 1998
Jean-Marc Couvé, *Point de fuite*, La Bartavelle, 2000
Vincent Pachès, *Le Temps qui ment*, Daily-Bul, 2001
Lionel Bourg, *Jardin de poupées*, Fata Morgana, 2003
André Pieyre de Mandiargues, *Les Rougets*, Fata Morgana, 2004
Gilbert Lascault, *Aguicheuses et fantoches*, Fata Morgana, 2005
Philippe Dereux, *Le Temps des assassins*, Les amis de l'œuf sauvage, 2006
Jules Renard, *Journal* (extraits), Les amis de l'œuf sauvage, 2006
Lionel Bourg, *À fleur de peau*, Fata Morgana, 2007
Monika Demange, *Sais pas*, Atelier du Hanne-ton, 2009
Ubloc Le Beau Merle [Hubert de Blomac], *Les Circonlocutions, A contrario Galerie*, 2009
Léon Bloy, *L'Archiconfrérie de la Bonne mort*, suivi de *Pour exaspérer les imbéciles*, Fata Morgana, 2010
Alfred Jarry, *Ubu enchaîné*, Fata Morgana, 2012
Gilbert Lascault, *Les fumeuses fatales*, Fata Morgana, 2015
Nicole Caligaris, *La Scie patriotique*, le nouvel Attila, 2016
Jean-Luc Despax, *Rousseau dort tranquille*, L'herbe qui tremble, 2017
Christian Monginot, *Le Radeau d'Ulysse*, L'herbe qui tremble, 2018
Jean-Luc Despax, *Denis Pouppeville: La joie des profon-deurs*, L'herbe qui tremble, 2018
Jean-Louis Rambour, *Le Cocher poète*, L'herbe qui tremble, 2020
Gilbert Lascault, *Les Squelettes cocasses*, La Pierre d'Alun, 2020

Deux autres **BESTIOLES**,
de Denis Pouppeville,
gravées à l'eau-forte rehaussée à la pointe sèche,
ont été imprimées par l'atelier René Tazé,
en un tirage limité à 25 exemplaires,
numérotés et signés par l'artiste,
spécialement pour cette édition.

Conception graphique : Juliette Roussel
Corrections : Hélène Wackenheim
Photogravure : Guy Léopold
Photographies : Philippe Matsas
Impression : Jelgavas Tipografija

Ouvrage publié avec le concours de
la DRAC et de la Région Grand Est.

© L'Atelier contemporain, octobre 2020
ISBN 978-2-85035-014-6
www.editionsateliercontemporain.net